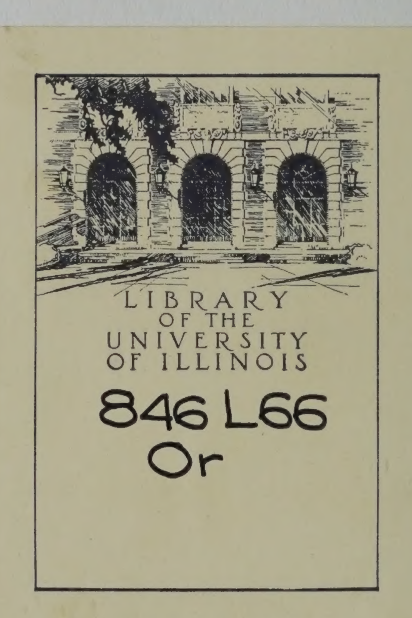

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
846 L66
Or

LE RAMEAU DE FEU

PIERRE LIOGIER D'ARDHUY

LE
RAMEAU DE FEU

A la Mère
du bel amour.

LYON
M. AUDIN
1951

Cher Monsieur,

Vous avez bien voulu me donner la primeur de vos poèmes ; je vous suis reconnaissant de m'avoir permis d'apprécier ces chants d'un humaniste chrétien.

C'est sur les bancs de l'Externat Saint-Joseph, rue Sainte-Hélène, que vous fûtes initié aux Lettres ; vous êtes venu enrichir cette élite d'anciens élèves où figurent un Paul Mariéton, un Emile Baumann, un Eugène Vial, tant d'autres encore... Vous avez voulu rester fidèle, et je vous en félicite, à un idéal de poésie austère, mais généreuse, équilibrant l'intelligence et le cœur. Vous vous retrempez aux fontaines profondes, et vos stances d'un si ferme accent résonnent à l'unisson des voix de la nature : « Je te bénis, ma sœur, ma douce sœur la Terre... »

Et par l'élévation de vos pensées, par votre frémissement intérieur, par votre élan, vous appartenez, tout en restant personnel, à la famille des grands lyonnais dont les maîtres sont Blanc de Saint-Bonnet, et aussi Victor de Laprade, ce noble poète, inégal sans doute, mais trop méconnu, auquel il faudra bien que l'on rende un jour sa véritable place.

Vous chantez la beauté du monde sorti des mains de Dieu, et racheté de la faute originelle par le sacrifice du Christ ; en des strophes que l'on voudrait entendre sur des rythmes grégoriens, vous dites votre espoir en Notre-Dame, vous invoquez, dans le recueillement, dans la joie des cœurs humbles et purs, « La Reine du beau Paradis ».

L'appel des souvenirs d'enfance, les échos des montagnes lyonnaises très aimées alternent, dans votre œuvre, avec les accents de la lyre d'airain. Lamartine avait donné l'exemple dans ses « Préludes ». Mais que l'on ne voie pas dans vos essais épiques, simple désir d'affronter un genre difficile ! Un souvenir sacré vous inspire. Nous avons reconnu dans « Le Combat » votre frère Régis, prêtre, apôtre et soldat, en qui revit la lignée de nos héros les plus purs ; Régis, à qui vous consacriez naguère un admirable mémorial, et que j'eus l'honneur de compter parmi mes élèves, à l'Externat Saint-Joseph ; Régis,

le lieutenant qui, le 9 juin 1940, à Choisy-la-Victoire, avec ses chasseurs, lutta jusqu'au dernier souffle plutôt que de se rendre.

Vous nous montrez que, dans la douleur, notre âme ne doit point se laisser abattre. La Foi exalte votre courage et vous conduit aux sources de la vraie joie. Puisse votre poésie, à la fois humaine et surnaturelle, nourrie de philosophie chrétienne et de textes sacrés, offrir à beaucoup le substantiel aliment que l'on devrait toujours attendre des Muses, messagères du « Divin Triomphe » !

Louis PIZE

LA JOIE

A ma femme

LE TOURMENT DE LOYS

LE CHŒUR :

Troubadours,
Quand l'amour
Nous enchaîne
A la cour
D'une reine
Plus humaine
Que le jour,
Eurydice
Au solstice
De nos cieux
A pour vœux
Le trophée
Pur d'Orphée.

LOYS :

Des taillis houleux mille chants s'élèvent
Et la tige éclate en de blanches fleurs.
De l'aubier nouveau montent les senteurs
Sous les pins de feu beaux comme des glaives.

Ah si tu es saint, cueille l'heure brève
Où descend l'Olympe heureux Philémon.
Que l'impiété n'écarte le don
Qui te vient des dieux. Accorde une trève

A l'âpre labeur. Noir souci des jours
Ne me redis point d'amères sentences
Quand les cieux sur moi sont toute clémence.
Il n'est que soupirs aux jardins d'amour.

A travers les champs la flamme essaimée
Fait s'ouvrir les fleurs, sourdre les chansons,
Et mon chant se joint à ceux des buissons.
C'est un jour de liesse et fête chômée.

LE CHŒUR:

Les nymphes des bois toutes l'ont nommée,
Et le soir Loys plein de son tourment,
Ne sachant plus rien hors qu'il est amant,
Compte les étoiles par la ramée.



LA MANSE

La maison basse de pisé,
Peinte de bleu et de rosé,
Au soleil du matin avait large façade ;
Et deux tours la flanquaient, deux tours qu'à l'escalade
Jusqu'à la tuile un jeune gars
Aurait atteintes sans fracas
Pour découvrir dans sa chambrette
En cotillons légers la mignonne soubrette.

Au loin fuyaient en escaliers,
Couvrant les granges, le cellier,
Entre cours et jardins, les toits de tuiles rousses.
Un grand portail de bois reverdi sous la mousse
Bravait jadis le vent du nord.
Parfois l'ouvrant d'une secousse
Nous penchions vite nos frimousses
Vers l'ombre et nous glissions par le long corridor.

Là sous le bras portant galoches
Allaient au noir trois petits mioches.
Et l'un d'eux du cellier manœuvrait le loquet
Sans le faire grincer. Alors les trois furets
Aux creux des mains, fines goulettes,
Lampaient à l'aise la piquette,
Se régalant à satiété
Du vin des moissonneurs aux durs travaux d'été.

Et puis hardi ! La panse pleine
Ils s'échappaient, gais de l'aubaine.
Le revers du blouson séchait les mains, le nez.
Sûrs de n'être trahis, le chef et ses puînés
Poussaient alors leur escapade.
Bordant la cour, de blonds piliers
Soutenaient fenil et greniers,
Et le sombre couloir ouvrait sa belle arcade.

Auprès, la pompe et le bachut
Posé sur deux billots fourchus,
Superbe pierre creuse accotant la muraille.
Là buvaient chaque soir, deux beaux chevaux, de taille,
Avec lenteur et gravement.
Ils méditaient un court moment,
Humant la brise et sans manières
Allaient d'un pas sonore à la bonne litière.

Mais si par les ravins ombreux
De Mercruy, ses chemins creux,
Pleins de rêve, d'échos, sous les hautes ramures,
Ton plaisir te conduit de l'antre de Mercure
Aux coteaux brûlés de soleil,
Descendant à travers les chaumes
Viens éveiller un beau royaume
Et son ancien manoir qu'on croirait en sommeil.

O promeneur heureux, regarde :
Sur Fond-Roland le soir s'attarde,
Teint de mauve les champs, les genêts de Moncher.
Sur le flanc du vallon, à l'abri des hivers,
Notre maison est sans rudesse.
Ce soir la brise la caresse,
Et courant le long des buissons
Lui porte les parfums des prés et des moissons.

Vois notre sauvage colline,
Ses pentes doucement s'inclinent
Pour le pampre et le blé. Parvis de la maison,
La prairie et la berge essaiment leurs chansons.
Et sous les saules se rassemble
Le lent et paisible troupeau.
C'est mon pays, comme il est beau !
Riches ou grands n'en tiennent point qui lui ressemble !

A l'horizon sur nos coteaux
Glisse un nuage, blanc vaisseau ;
Regarde par les champs courir la flamme et l'ombre.
C'est la fin du labeur, et sous les porches sombres,
En cahotant sur les galets
Rentrent les chars. Puis le valet
Hèle ses bœufs. L'antique manse
Frémissant à ces voix chante sa geste immense.

Lorsque Phébé luit sur les toits,
Blanchit les murs, petites voix,
Qui montent dans la nuit des reflets de la mare,
La plainte des crapauds dans le silence effare
La vieille cour, les fins piliers
Et les auvents. Et deux fillettes
Aux plis des draps cachent leurs têtes
Quand gémit la hulotte aux fentes du grenier.

Le gai soleil gagnant le faîte
De la colline et sur l'arête
Des pignons et des toits jetant sa frange d'or,
Un blanc vol de pigeons des tuiles prend l'essor.
Coq ou cochet, poule, poulette,
Volette, court, chante ou caquette,
Canards boiteux, graves dindons...
Vient la fermière, et tout se presse à ses jupons.

A l'heure où l'aube au front de roses
De son baiser métamorphose
Les bois et les guérets, maître Antoine Godard
Partait au temps jadis. Son valet, un gaillard
Preste à manier la faucille
Comme à dresser le grand gerbier
L'accompagnait, car le fermier
De ses amours n'avait qu'une superbe fille.

Vive et leste avec ses sabots,
Sauvage comme un loriot
Que les regards font fuir sous le dôme des branches,
Elle avait taille fine autant que belle hanche.
Et ses bruns cheveux en chignon
Etaient noués. Sous le pignon
Parfois penchée à sa fenêtre
Claudia rêvait, glissant aux premiers pas du maître.

Ah le beau temps de la moisson
Où les épis dans un frisson
Tombaient sous la faucille, où les vastes éteules
Jour après jour s'ouvraient avec leurs rangs de meules.
Les jeunes cailles, les perdreaux
Se rembuchaient en pleine brande
Laissant leurs nids et leur provende
Sous la blonde forêt aux bruissants rameaux.

Et l'on voyait la moissonneuse
Comme une aragne monstrueuse
Coucher en un matin les plus beaux champs de blés.
Mais l'orage en un soir les avait javelés.
Etant des anciens, maître Antoine
Coupait ses blés ou ses avoines
A la faucille, et sur son front
Le grand soleil d'été jetait son hâle blond.

D'un bras ployant ses blés en gerbe,
Il les sciait plus ras que l'herbe,
Et le chaume longtemps restait ferme et ténu.
Mais bientôt le berger y flanait les pieds nus,
Sans prendre garde à sa morsure,
Guidant son rebelle troupeau
Au son du rustique pipeau
Qu'aiment les dieux des champs cachés dans nos masures.

Et j'entends du fond du verger
Une fillette me crier :
« Jamais la soupe n'a été si parfumée...
Viens vite et tu pourras en goûter la fumée ! »
Fine luronne de dix ans,
Menant le train d'un ouragan,
Parfois Mirèse sans vergogne
Nous chipait le dîner et laissait la besogne.

Mais plus agile qu'un lérot,
Sur les tuiles juché, Pierrot
Regardait s'éveiller les champs et les prairies.
Les troupeaux descendaient des blanches métairies.
L'air sérieux, dodelinant
Leurs cols bleutés, leurs longues ailes,
Déjà glanaient les tourterelles
Dans les éteules du coteau le fin froment.

Quand le flambeau du jour s'élève,
Sa chaleur réveille la sève
Au cœur des troncs noueux. Des vergers et des bois
Monte un chant d'allégresse aux pieds du jeune roi.
Alors tournent les hirondelles.
Les vastes cieux frémissent d'ailes.
Puis la caresse du soleil
Au grand midi semble répandre un doux sommeil.

Toi qui contemples l'heure sainte
Où du labeur cesse l'étreinte,
Sais-tu les beaux retours de nos lentes saisons ?
En rythmes alternés aux bords de nos sillons
Renaissent l'élan ou le rêve,
Et monte ou sommeille le grain.
L'œuvre mûrit des longs desseins
Et l'attente couronne un labeur qui s'achève.



LE LIEVRE

Le doux coteau dans la nuit brune
Offre son herbe au clair de lune
Et ses parfums de serpolet.
Un lièvre survient, farfadet
Dont le galop muse et vacille.
C'est le jouvent de la famille
Et son royaume l'éblouit.
Il regarde un instant sa nuit,

Fixe et dressé, l'oreille haute.
Plus que la mer aux Argonautes,
Plus que le Phase fabuleux
Ses beaux chemins sont périlleux.
Dès qu'un harrier lui chante aubade
Toute la lande est embuscade ;
Court à ses trousses le chenil,
Chaque buisson cache un fusil.
Mais l'homme dort en sa caserne...
« Géant qui le monde gouverne,
« Sommeille tard ! Nous revivons,
« Qu'en tes songes dansent nos bonds ».
Mon lièvre part comme la foudre.
Sa course est un sillon de poudre
Qui s'allume vers l'horizon,
Et de Phébé le blanc rayon
Sur le serpolet de la lande,
Puis à travers les hautes brandes
Danse pareil aux feux follets.
Le fin jongleur tombe en arrêt,
Ecoute, et ronde ou farandole
S'élance encore et batifole.
Et dans les airs monte le bond
Du lièvre libre et vagabond.
Dans la nuit calme, offrande pure,
Monte l'élan que Dieu mesure.

L'ETE

Voici l'été sur nos jardins,
Voici l'été, ma bien-aimée.
Ample s'élève la ramée
Ombre et rayons sur nos chemins.

Voici l'été sur nos domaines,
L'ardent soleil de notre amour
Couve la feuille tout le jour
Et sur nos ceps mûrit la graine.

D'anciens feux les ont nourris.
Ondes, silence et brises douces
Ont façonné leurs tendres pousses.
Un mois de mai les a fleuris.

L'amour nouveau sur la colline
A répandu de frais encens.
Sa course au ciel est en suspens
Sur notre champ qu'il illumine.

SOLITUDE

Vos yeux sont clos ma bien-aimée,
Tendre corolle qu'ont fermée
Les douces ailes de la nuit.
Le feu du jour qui vous meurtrit
Eclaire encor votre visage
Et vient mourir au blanc rivage
De votre corps abandonné
Où mon espoir est enchaîné.

J'entends monter, belle endormie,
Votre soupir, chanson gémie
Par l'onde à la clarté qui fuit
Les serres promptes de la nuit.
Et je n'ai plus, rive déserte,
Que votre forme aux cieux offerte
Où mon amour enseveli
Berce pour vous l'heureux oubli.

ROYAUME

Les vains serments se sont tus
Et me couvre le silence
Dont l'amour s'est revêtu
M'apportant votre présence.

Songe immense des forêts,
Calmes et chastes prairies,
O flamme, ruisseau secret
Au creux des berges fleuries.

Paix et rêves infinis
De l'humble fleur sur la rive
Et des grands rameaux unis
Aux jeux de la nue oisive.

Que s'écarte le désir,
Vent sauvage que déchaîne
Le désert pour vous tarir,
Et que des cieux souveraine
La clarté pour te nourrir
T'enveloppe, o mon domaine.

LA DOULEUR

A ma mère

MAMAN TRES DOUCE

Où êtes-vous, douce maman ?
Je me souviens des jours d'antan...
Vous m'attendiez auprès de l'âtre
Quand je suivais, perdreau folâtre,
Les sillons bruns et les buissons.
Ah les beaux cris de la maison !

Où êtes-vous, maman très douce ?
Auprès de l'âtre où vous rêvez.
Le bel essaim que le vent pousse
D'un long regard vous le suivez.

Où êtes-vous, mère jalouse ?
Auprès de l'âtre où vous pleurez.
Ce soldat que le ciel épouse
Dans votre cœur vous le serrez.

LE COMBAT

Le lieutenant et ses douze soldats
Qui jour et nuit aux terribles combats
Furent mêlés, entre les blés cheminent.
Muet l'espoir leur brûle la poitrine,
Car le Germain n'a pas dompté leurs cœurs,
Et sur son fer pour délivrer les leurs
Les a jetés une implacable rage.
Vois s'avancer leur chef au doux visage.
Son jeune front qu'ombrent de noirs cheveux
Porte soudain les tumultes des cieux.
Son regard pur, plus limpide que l'onde
Au sein des nuits berçant l'étoile blonde,
Dans le combat jette de sombres feux
Et sous l'assaut s'obstine et tient l'enjeu
Jusqu'à la fin. Sa foi garde sa troupe
Dans le péril, son calme la regroupe.
Et sans la craindre il regarde la mort
Le noble enfant. Sur la paille s'il dort,
A ses yeux clos les beaux songes accourent :

De Fond-Roland où tous les siens l'entourent,
Il voit les jeux, les combats, leurs butins,
Sa douce mère apaisant les mutins.
Et plus souvent seul dans l'humble chapelle
Il se revoit près de Dieu qui l'appelle
Voulant pour Lui la fleur de son amour.

Mais de Bailleul ils ont franchi le bourg.
Le haut clocher lançant sa fine ardoise
Sur la campagne à plus de douze toises,
Quelques instants semble les protéger.
L'un après l'autre, ainsi dans le danger
Vont les perdreaux, puis leur troupe s'arrête
Dans le sillon et tous dressent la tête
Pour écouter ou voir leur ennemi.
Ainsi ces gars par la lutte affermis,
Sous le soleil qui brûle leurs visages
Vont inquiets, cherchant l'étroit passage
Entre des loups surgis de toutes parts.
Car l'allemand a brisé le rempart
Fait de leurs corps levés sur leur patrie.
Fondant du Nord en terrible furie
Ses chars légers, ses tanks, ses avions
Ont emporté le vivant bastion.
Pour arrêter les cuirasses mouvantes,
Les noirs essaims qui semaient l'épouvante
Avec la mort, ils n'avaient ces soldats
Que leurs fusils et leur flamme au combat.
Dans la nuit noire ils ont battu retraite,
Mais le Germain a bondi d'une traite

Auprès de l'Oise et tendu ses filets.
Mouchard ailé, pareil au tiercelet
Qui sur la lande aux mulots fait la chasse
Et dont le vol attire les agasses
Près de la bête assoupie au soleil,
Un oiseau gris vient leur donner éveil.
Ce maraudeur fouille la vaste plaine
Et lentement tourne quêtant l'aubaine.
A son départ, glissant parmi les blés,
Perdreaux furtifs, ils se sont rassemblés.
Ils ont rejoint le vieux chemin de terre,
Gravois pierreux où cahote l'araire.
L'un suivant l'autre, et fourbus, pantelants
Sous le soleil, ils marchent à pas lents.
Car le combat puis l'étape sévère
Les ont brisés. Blanchis par la poussière
Jusqu'aux genoux, ils vont raidis et gourds.
Quand retentit au loin le galop sourd
Des cavaliers, sous la haute futaie
Frémit la harde. Ecoutant sur la laie
Les hourvaris, la musique des cors
Et les abois des chiens, le grand dix-cors
Qui va mourir faisant bravement tête
Contre la meute au fond de sa retraite,
Le bond plus court et brisé par l'effort,
Pour le combat gagne son dernier fort.
Puis assailli par les hauts cris d'émeute
Et tourmenté par les dents de la meute,
Il lui fait front, et soudain balancés
Avec fureur ses bois ont transpercé

L'audacieux qui roule dans les brandes.
Sombre et muette regarde la lande,
Quand esquivant ses assauts le veneur
Lui plante au vol sa dague jusqu'au cœur.
Longtemps la troupe entre les blés chemine.
Les beaux épis penchent vers leurs poitrines.
De tous côtés, poussant leurs flots nombreux
Les blés se perdent aux lointains brumeux.
Bien que gaillards, leurs aigrettes retombent.
Un bleu plus doux que l'aile des palombes
S'y mêle au vert en de profonds reflets.
Au vent léger, leurs feuilles fins fleurets,
Font scintiller d'éclatantes paillettes.
Et les grillons dans leurs tièdes cachettes
Chantent sans fin, tout aise et sans souci,
Chantent en chœur au Dieu bon leur merci.
Mais tout à coup le détour de la sente
A découvert aux pieds de douces pentes
Les frondaisons de chênes orgueilleux.
Leur cime altière où s'arrêtent les feux
Ardents du ciel a les éclats de l'onde,
Comme la mer leur ramure est profonde.
Un frais verger sommeille entre ses murs
D'argile roux, du haut de son azur
Le vieux clocher veille des fermes blanches
Aux toits aigus, bleus comme des pervenches.
Entremêlant leurs mâts sur les moissons
Et leurs longs fils plus laids que des haillons,
La grande route et le rail des rapides
Barrent le bois. Sur le goudron livide

Courent en hâte autos, motos, camions
Et chars d'assaut hérissés de canons,
Portant au loin les troupes allemandes.
Les douze gars à Dieu se recommandent
Et dos courbé rampent comme des chats.
Près d'un talus, des ronces pour grabat,
Gît un soldat, frappé à mort. La troupe
Gravit la pente, à la cime se groupe
Faisant le guet. Sur l'officier hagard
Et dont les yeux implorent un regard,
Régis se penche, essuyant sa poussière
Il le fait boire, et sa douce prière
Vient secourir l'âme du moribond.
Mais l'un des siens est descendu d'un bond...
La route est libre... En course impétueuse
Tous ont franchi la zone dangereuse.
Dans la luzerne ils avancent sans voix
Mais attentifs jusqu'aux abords du bois,
Craignant la balle et l'attaque soudaine
D'un ennemi qui veille dans la plaine.
Sous la futaie éclôt le chant d'un coq
Dans le silence, à leurs pieds comme un soc
Une rafale a fait jaillir la terre.
Alors partant d'invisibles repaires,
Tous à la fois des claquements brutaux
Cinglent les airs ; en de sournois assauts
La balle miaule ou fauche les luzernes.
Brigands surgis du fond de leurs cavernes,
Sautant d'un hêtre ou glissant du taillis
Les allemands qui gardaient le glacis

Tout aussitôt les cernent ; en arrière
Ils ont bondi du creux d'une carrière.
Aux premiers coups, de surprise saisis,
Près de leur chef les français ont choisi
Dans la luzerne un coin pour la bataille.
C'est au hasard que leurs balles fouaillent
Les verts gaulis, la profonde forêt,
Car l'allemand a son gîte secret.
Quand il avance, un feu serré le crible.
Mais entendant soudain le cri terrible
Que dans leur dos pousse un autre assaillant,
Nos gars dressés, hagards et défaillants,
Se laissent prendre. Echappé de l'étreinte
D'un bond, Régis, à trente pas sans crainte
Attend l'assaut. Il est debout, son front
S'incline à peine et refuse l'affront.
Un officier le somme de se rendre,
Mais lui recule et ne veut pas entendre.
Puis à l'instant son tir a transpercé
Un prussien qui roule terrassé.
Le feu se croise, un autre encor s'effondre.
De tous côtés sur ce preux on voit fondre
Les assaillants, leurs balles vont au loin
Sillonnant l'air de terribles essaims.
Terrible et prompt, Régis encor culbute
Un ennemi. Pour soutenir la lutte
Son mousqueton n'a plus de poudre, alors
Il jette l'arme et sans peur, sans remords,
Priant tout bas pour sa mère et son père,
Il voit déjà l'éclatante lumière

De Notre-Dame au seuil du Paradis.
Au coup mortel, rouge, telle un rubis,
Perle à son front une goutte rapide.
Il est tombé dans la luzerne humide.
Sur son visage un sourire furtif
Passe et son âme, étincelant esquif,
Dans le rayon qui dore sa voilure
S'élance et monte au dessus des ramures
Du rouvre altier, monte à travers les cieux
Du grand midi jusqu'au sein de son Dieu.
Par les buissons, vers Choisy-la-Victoire
Ses compagnons l'ont porté. Dans sa gloire,
Nimbe de feu sur eux épanoui,
Leurs grands regards se perdaient éblouis.
En paix il dort à l'ombre de l'église,
Et sur la plaine au soir gémit la brise.

Sous l'humble flèche dors mon frère,
Dors chevalier dont la lumière
Illumine mon front qui n'a pas mérité,
De ton combat, de ta fierté,
Sur nos enfants pourpre de gloire,
Les tiens fidèlement garderont la mémoire.

Très jeune encor tu as donné
Tes jours à Dieu. Vers Lui tourné,
Comme à la Chandeleur le cierge qui s'allume,
Comme l'encens qui se consume,
Tu éclairas de ta ferveur
Et répandis sur tous ton suave bonheur.

L'Amour qui attise la flamme
Toujours l'incline vers les âmes.
O combat magnifique et dont l'homme est l'enjeu,
Vaincu, l'Amour l'emporte à Dieu.
Plus haut l'élève sa puissance
Que l'antique sagesse et que la connaissance.

Le gouffre amer de nos pensers,
Flamme du ciel, sans ton baiser
Enferme notre esprit incertain des étoiles
Sur l'âpre course de ses voiles.
Fille du Dieu qu'elle a perdu
Et son charme ancien sur son front répandu,

Notre âme dort, éclose au rêve
Que son labeur jamais n'achève.
O nuit où veille Amour, le pardon de ton Roi
Est descendu vers ton effroi !
A son baiser l'âme se donne
Et maîtresse des cieux retrouve sa couronne.

Ayant quitté notre sommeil,
Tu as suivi, secret conseil,
La route de l'Amour. Et ton esprit docile
Que préservait le saint ancile,
Sur nos ténèbres transporté
Eleva nos regards aux simples vérités.

Mais Dieu le veut : pour ta Patrie
Que par le fer la barbarie
Va tenter d'asservir, tu mènes au combat
Chef intrépide tes soldats.
A leurs regards dans la mêlée,
Face à la mort ton âme entière est dévoilée.

Garde le sol où tu tombas,
Beau chevalier. De Dieu le bras
A ployé nos vainqueurs. Près de nos saints des Gaules,
Près de l'Archange sur le môle
Inviolé, brise l'assaut
Des faux théologiens, bâtisseurs d'échafauds.

En Paradis veille mon frère,
Veille héros dont la lumière
Eclaire notre nuit. Confond nos lâchetés,
Rend aux français leur équité.
Que ton courroux chasse la horde
Des profiteurs sanglants que nourrit la discorde.

Si la douceur de ton front pur
N'a pas vaincu notre cœur dur,
Plus prompt que l'ouragan, vaillant comme la flamme,
Tu es debout sous l'oriflamme
De Saint Louis et ton seul vœu
Emportera bien plus que nos coups furieux.

POEMES MYSTIQUES

Au Cœur douloureux
et immaculé de Marie

LA ROSE

Captive de mon âme, o secrète beauté,
Sur toi l'heure cruelle a répandu la cendre,
Ton pétale s'effeuille aux rives du Léthé
Où la flamme des cieux jamais ne peut descendre.

Sous le vent furieux et sous l'assaut du jour
La rose qui fleurit en mon âme blessée
Est lente et paresseuse, et veut les soins d'Amour
Où elle s'ouvrira par la mort délaissée.

LE RAMEAU DE FEU

Vivo sin vivir en mi,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero !

Je vis, mais hors de moi ravie,
J'attends en Dieu si haute vie,
Que je meurs de ne point mourir !

GLOSE DE SAINTE THÉRÈSE.

Monte frêle rameau des vergers de l'Amour,
O Semence de Dieu, corolle de mes jours.
A ta seule beauté mon âme est asservie
Qui mêle son essor au souffle de la vie.

Les flambeaux s'éteindront de nos cieux trop charnels.
L'Homme-Dieu paraîtra devant l'unique autel,
Et nourrie au foyer des formes défaillantes
Toi seule monteras, flamme de notre attente.

MA DOUCE SŒUR

Je te bénis, ma sœur, ma douce sœur la Terre.
O champs d'ombre et de feu, lande fille du vent
Dont l'aile vient presser le flot de tes bruyères,
Je suis la plainte ourdie au fond de ton tourment.

O pampres, o guérets, fille de la lumière,
Colline qui nourris l'essaim des passereaux,
Amante du soleil, sous la flamme éphémère
Je suis le songe éclos aux bords de tes rameaux.

Douce sœur, aux clartés que mon âme dévoile
Et la plainte et le songe abandonnent ton sein ;
Tu écoutes mes pas descendus des étoiles
Et mon regard t'enchaîne aux célestes desseins.

LE MYSTERE

Pur penser qui chemine aux ténèbres des corps,
Tu ne te connais guère en tes routes obscures
Et ton regard se ferme aux lumineux abords
Du royaume immortel que ton effort augure.

Le mince grain de sable où ta flamme s'inscrit
Est le temple ancien d'une plainte éternelle.
A peine tu l'émeus, son mystère assouvit
Le démon qui le hante ou le Dieu qui le scelle.



LE CHANT DU PAUVRE

Athlète dont le bras presse le cours des heures,
Vois ta force se perdre au souffle des saisons,
Tu n'achèveras pas le rêve qui te leurre
Et te guide aux chemins du malheureux Jason.
Si tu renais mille ans, vaine sera ta gloire,
Car des âges bientôt périra la mémoire.

Fils des cieux et des mers, le fleuve épuise-t-il
Les clartés que le ciel vers la terre a dardées,
Semence insatiable aux lèvres du pistil ?
Noble enfant de Minerve, o prince de l'idée,
Le père de tout bien, l'éternel océan
Seul apaise et produit la flamme et l'ouragan.

Mais un pleur à la nuit mérite la science,
Car la perle légère au baiser d'un rayon
Voit descendre en son sein l'orbe des cieux immenses
Et bientôt s'évapore au lumineux sillon.
L'oubli n'a nulle part, un Dieu jaloux moissonne,
A l'un laissant la cendre à l'autre sa couronne.

SATAN

O jeune pèlerin du songe de la terre,
La sagesse éternelle a brillé dans tes yeux.
Voici pour apaiser une flamme éphémère
La douleur et la mort, rebelles à tes dieux.

Leur lame en toi s'élève aux battements des veines,
Ebranle ta mémoire et fouille jusqu'au cœur.
Car ta gloire, prédite, avant le jour enchaîne
L'ange qui porte au ciel sa première clameur.

EVA AVE

I

O rive de l'azur, éphémère feuillage,
N'es-tu point le soupir de ce sang furieux
Qui fit jaillir du sol le ténébreux lignage
Par ta voûte gardé de l'offense des cieux ?

A chaque élan nouveau de l'antique semence
Ton front fait reculer l'empire de l'azur.
Mais jalouse du jour où ta cime s'élance
La Terre te rappelle en son royaume obscur.

Et ton sort serait vain, si la flamme amoureuse
Du rameau que vers elle a tendu le désir,
Affluant au sillon qui dans son sein se creuse,
D'immortelles clartés ne venait te nourrir.

II

La lumière qui meut l'onde trouble des sèves,
De l'essor des vivants immuable raison,
Pour l'homme seulement est l'accessible grève,
Pour ce fils dont l'Amour vient ouvrir la prison.

Feuillage ceint de gloire, immortelle couronne
Du sang qui t'éleva, le vieil arbre exalté
A porté le salut, et l'hymne t'environne
Des rameaux qu'en son sein enta la Charité.

Tous les élus surgis aux frondaisons des âges
Chantent l'Eve nouvelle et la Reine des cieux,
Qui seule a conservé le divin héritage,
Et nous donne pour lait le sang même de Dieu.

SALUT DIVIN TRIOMPHE...

André CHÉNIER.

Magna opera Domini...
Dirupisti vincula mea... Ps.

Le père était prêtre et roi...
Lettre pastorale de Mgr CHOLLET.

La puissance du père à l'orient des âges
Sur le peuple de Dieu, semblable à son visage
Demeurait, et sa voix gardait les nations
Dans la crainte et la paix, loin des dissensions,
Comme la voix de Dieu dans l'effroi reconnue
Sur les monts traversés des flambeaux de la nue.
Seul roi sur tous ses fils accourus plus nombreux
Que les flots de la mer, conduisant sous les cieux
Sa tribu rassemblée ou suspendant sa marche,
Familier d'Elohim, l'antique patriarche
Sous sa tente avec Dieu partageait son repas,
Et sur le mont désert ayant porté ses pas,

Homme de la promesse au front ceint de lumière,
Des siens jusqu'au Très-Haut élevait la prière.
L'ayant avec le jour reçu de Dieu pour roi,
Sous son sceptre son peuple accomplissait la loi.
Le vaste fleuve emporte en ses ondes rebelles
Les brises, les rayons de l'aurore éternelle
Où le roc l'enfanta, sa clameur retentit
Ebranlant les hivers et la voûte des nuits,
Son cours impérieux joint les champs, les collines
Et la mer aux cités que sa gloire illumine.
Nos pères ont uni leurs peuples fraternels
Sur les chemins venus du sein de l'Eternel.

Le jour mourait à peine où la Beauté captive
Du regard du Seigneur, à son ordre attentive,
Eveilla d'un baiser de lumière et d'ardeur
Les ondes, les forêts, le nuage et la fleur,
Où l'homme établi roi sur toute créature,
Ayant reçu du ciel à son flanc pour armure
La sagesse et la grâce, aux matins radieux
Dans la brise écoutait passer l'esprit de Dieu.
Enfant de l'Eternel, reflétant son image,
Une flamme céleste éclairait son visage.
La bête se courbait soumise, à son regard.
Jusqu'aux sommets voisins de l'abîme hagard,
Les collines, les mers, la flamme, les zéphyres,
A lui seul ordonnés, s'offraient à son empire
Dans leur jeune splendeur. Et la vierge beauté
Qui revêtait la terre, à sa félicité
Apportait en présent la couronne des songes.

Souvent le promeneur dont l'aventure longe
La rive, voit venir des bords où l'océan
Se marie au ciel bleu, la lame dont l'élan
Ourle le blanc sommet. Les zéphyres la meuvent,
Sur l'arène épanchant cette onde qui l'abreuve.
L'homme admirait la voix et l'éternel tourment
Des fleuves et des mers, les muets firmaments,
L'ombre de la forêt hésitant sur la grève
Quand la flamme du jour sur les ondes s'élève.
Le vaste enchaînement, l'ordre et la majesté
Du monde apparaissaient en sublimes clartés
A son regard ouvert par la faveur divine.
Et la vie ayant dit sa céleste origine,
Le don trois fois sacré transportait son esprit
Au Père dont la main le tirait de la nuit.
Dans la douceur des soirs, le vol blanc des phalanges
Au brûlant empyrée entendait sa louange
Monter vers le Très-Haut. Le jour s'évanouit
Lorsqu'en voiles rosés paraît la douce nuit,
Et tout effort s'apaise. Aux délices profondes
Des royaumes secrets naissant du chœur des ondes,
Des landes et des bois le penser s'est enfui.
Nouant ses tendres bras autour de leur appui,
Eve, fleur de son sang et songe de la terre,
Vint donner l'avenir à l'homme solitaire.

Aux parvis du savoir où monte pour ravir
La flamme de la vie un coupable désir,
Sous la gloire de Dieu, puissances fraternelles
Des purs pensers, régnaient les formes immortelles.

Enfants de sa Parole, œuvres de son Amour,
Mais plus beaux que la nue et que l'élan des jours,
Les anges connaissaient la mesure des mondes,
Des espaces muets et des terres fécondes,
De l'homme et des cités. Les ardents Séraphins
De l'Amour créateur portent le grand dessein,
Dont l'image descend aux Chérubins, les Trônes
En nomment les arrêts. Aux souffles des cyclones
La sombre nébuleuse enfante les soleils
Et jusqu'au cœur d'Adam le feu porte l'éveil.
Les Dominations, les Vertus, les Puissances
Fondent de l'Univers la mouvante ordonnance,
Les Archanges de flamme et les Principautés
Exécutent leurs vœux. Alors la Majesté
De l'Unique Eternel, voilée aux créatures,
De sa grâce en chacune élevant la nature,
Eprouvait leur prudence, appelait leur amour,
Et ses libres enfants devaient atteindre un jour
Le parvis glorieux où l'immuable Essence,
Modèle des vivants, comblant la connaissance,
Transfigure l'amour. Ici l'aile d'Amour
Peut seule nous porter, ici, juste retour,
L'amour ne se reprend et pour jamais se donne.
Oh soit béni Amour, Toi dont l'éclair sillonne
Les vastes firmaments, O « Semence de Dieu »,
Par qui s'accroît notre âme au delà de son vœu.
Tel un aigle s'élance et son vol prompt foudroie,
Vers son aire lointaine il enlève sa proie.
Lumière de l'Amour éveillant l'Univers,
A l'orient du monde apparut Lucifer,

Et sa gloire enflammant les immortelles cimes
Touchait les firmaments au-dessus des abîmes.
Puissances et Vertus promptes à son conseil
Aux étoiles portaient l'essor ou le sommeil,
Car son regard nommait les ordres, les sciences,
Et des cieux jusqu'à l'homme enfermait la distance.
Sur la neige des monts, royaumes confondus
Aux ténèbres des nuits, le ciel a répandu
Sa robe de lumière et des cimes lointaines,
Bondissant sur le roc l'eau vive des fontaines
S'élance en grand tumulte au creux des fiers ravins.
Et l'onde et le rayon, dans un même dessein,
De la vie en tout lieu pénétrant les arcanes,
Portent l'ordre du ciel aux rives océanes.

Mais voyant sur Adam la divine faveur,
Lucifer de son Dieu doute au fond de son cœur,
Méconnait la Sagesse en sa munificence,
Et sa gloire a déjà perdu son innocence.
« Que le sceptre de l'ange, origine des temps,
Retienne leur salut ! » Et dans un seul moment
Sa terrible parole éveille la tempête,
Assemble les esprits pour de folles conquêtes :
« Nous sommes les gardiens de la route des cieux. »
L'azur est traversé d'un long sillon de feu.
Aux dons du Créateur accordant leur louange,
Fidèles demeuraient la plupart de ses anges,
Sous l'orage mortel impavide conseil
Dont tous les yeux guettaient l'approche du soleil.
Quand déchirant la nue apparaît sa puissance,

Plus vite que l'éclair a vaincu la distance,
Leur aile déployée a rejoint son trésor.
L'orgueilleuse phalange essaie un vain essor,
Sur la brise d'amour aucun vol ne l'élève.
Elle-même en son cœur d'orgueil planta le glaive.
Sa blessure se creuse au regard du Très-Haut
Et son élan se brise à l'heure où il éclôt.
Un grand vol foudroyé roule à travers l'abîme.
Au gouffre des douleurs la haine le ranime,
Une aurore sanglante allume les enfers
Où la flamme mugit sur l'éternel hiver.

Elle sourd au cœur d'Eve, elle ouvre la blessure
Par où jusqu'au Très-Haut montera sa morsure.
Car l'homme faible et prompt, au discours séducteur
Ecoute s'élever une sombre clameur.
La Sagesse le ceint, la Force l'aiguillonne,
Mais son cœur se refuse et son Dieu l'abandonne.
La houle l'envahit d'une ivresse sans bords,
Et le démon le berce au-dessus de la mort.
Sur le sang du pécheur s'étendra son empire
Et l'homme sera mu par l'infernal délire,
Aux natures soumis et rebelle à son Dieu,
Tourmenté par ses sens, incertain de son vœu.
Sa course téméraire aux lointaines retraites
De la flamme des cieux enchaînera l'athlète
A la roche muette où l'aigle fils du jour
Dévore le vivant qui en troubla le cours.
L'Archange foudroyé par toutes les colères,
Dont la haine sans cesse à nos douleurs s'altère,

Satan, dont le mensonge assiège notre cœur
Et dont le souffle emporte à son Dieu nos fureurs,
Voudrait au fond des nuits haler la barque humaine
Pour qu'à son désespoir le Jugement l'enchaîne.
L'homme s'est prononcé, le Seigneur sur son front
N'étendra sa puissance. Ainsi que se corrompt
Une onde sans courant, son cœur pétri de fange
Voit son élan mourir comme meurt sa louange.
Son esprit intrépide, aigle vers le soleil
Tendant son prompt essor au jour de son éveil,
Dans le ciel obscurci planera sur les mondes
Sans découvrir jamais regard qui lui réponde,
Car Dieu s'est retiré. Mu par un grand espoir,
Maître du Bien, du Mal, aux routes du savoir
L'homme rencontrera le doute et le mirage.
Contre ce révolté qu'accablera l'outrage
Renaîtront les combats jusqu'au fond de son cœur.
Aux lointains héritiers des divines rigueurs
L'orgueil apportera la hideuse discorde
Qui brûle la cité, précipite la horde
Et ruine le triomphe à nos sages promis.
Du même sang naîtront des frères ennemis.
Et ce père qui tient du Très-Haut sa puissance,
A tous ses descendants témoin de sa présence,
Perdra jusqu'à son nom ravi par les tyrans.

Mais le Seigneur du jour, maître des ouragans,
Des célestes pourpris a vu la barque humaine
Abandonnée aux flots que Lucifer déchaîne.
Car son regard transperce et la nue et la mer,

Et l'avenir secret et les vœux de l'Enfer.
Il aperçoit ses fils écartés de la rive
Où son amour fonda la cité primitive,
Leur esquif emporté sur les gouffres amers
Par tous les vents cruels qui labourent les mers.
Les ténèbres sur eux referment le sillage
Qu'ouvre leur vaine course au vaste sein des âges.
Alors le bras de Dieu sur nos fronts étendu
Vient porter son secours à son peuple perdu.
Aux sombres défilés maîtres des mers immenses,
Des armes des mortels revêtant sa puissance,
Le Très-Haut parmi nous portera nos combats,
Et vainqueur de la mort, formidable soldat
Que fuiront les enfers, jusqu'au terme des âges
Gardera le navire à l'abri du naufrage.
Une enfant de la terre au front inviolé,
Venue en notre exil des chemins constellés
De l'éternel Amour, dénouera notre attente.
Un rayon de l'aurore illumine sa tente
Où le Seigneur repose épris de sa beauté.
Le Grand Roi vient bâtir l'immortelle cité.
Chante, ma lyre aimée, entonne un beau poème,
Pâle reflet des feux du plus beau diadème !
Au cantique d'amour et de grâces qu'un cœur
D'enfant élève un soir aux pieds de son Seigneur
Unit la voix d'un fils. Chante, pauvre trouvère,
Celle qui de nos fronts détourna la colère.

La Reine du beau Paradis
A parmi nous simple demeure
Et bas et modeste en est l'huis.
Mais Joachim donne à toute heure
Son pain au pauvre et offre à Dieu
La prière d'une âme juste.
Douce gardienne du feu,
Anne apprête la table fruste.

La Reine du beau Paradis
N'a ni palais ni cour flatteuse :
Au temple est caché son logis.
Mais une escorte glorieuse
D'anges l'accompagne aux chemins
Des étoiles, quand la Puissance
Qui tient les mondes dans sa main
Lui accorde son audience.

La Reine du beau Paradis
Aux yeux plus doux qu'un rais de lune
Sur la fougère des gaulis,
N'a pas de l'homme l'infortune,
Car à Dieu seul elle a donné
Ses yeux si beaux, qui dans les âmes
Et dans la nuit des obstinés
Du Saint Amour versent la flamme.

La Reine du beau Paradis
Est une fille peu savante
Et qui n'a pas longtemps appris.
Dieu veut qu'en elle rien ne mente.
Mais les ailes du Bien-Aimé
Sur tous les âges vers les îles
Où le mystère est enfermé
La ravissent douce et docile.

La Reine du beau Paradis
N'a du monde nulle couronne,
Car à Dieu seul elle a remis
Son honneur même et s'abandonne.
Mais après Dieu, le long des jours,
Et jusqu'au ciel qui l'environne,
Dans sa lumière essaims d'amour,
Nous tresserons les trois couronnes.

Colline où Dieu descend des guérets étoilés,
Le beau pleur de l'aurore
Et sa flamme décorent
Vos rameaux où le pampre au cytise est mêlé.

Le soleil et la brise
Réchauffant votre sein vont porter au mortel
Le doux miel et le vin, car la faveur du ciel
Par vous nous est promise.

Le Très-Haut parmi nous établit son séjour,
Et la fière espérance
Comme l'aigle s'élance
Du chœur de vos enfants, « Mère du bel amour ».

Mais le ciel et la terre
Sont muets de stupeur... Au rang des scélérats
Meurt votre Fils, en croix, et son sanglant combat
Poinct votre cœur, o Mère.

Depuis lors, chaque jour,
Les fils de vos douleurs vous offrent leur corbeille
De souffrance et d'amour.
Et tissant l'auréole à nulle autre pareille,
Vos doigts de tant de pleurs
De la terre, humble don que sa gloire ensoleille,
Font présent au Seigneur.

Rivage de la terre au céleste royaume
Et de l'œuvre de Dieu sainte coupole et dôme,
O neige immaculée, aux flammes de l'Amour
Rivière descendue en l'aride séjour,
Epouse du Très-Haut, Portique de la grâce
Qui par vous de descendre à nos cœurs ne se lasse,
Le Père et ses enfants par vous sont réunis
Et votre nom si beau sans fin sera béni.

Mère de l'Homme-Dieu vous êtes notre Mère :
Mère de l'arrogant comme du pauvre hère,
De l'habile sans cœur et du persécuté,
Du ministre assassin, mère du révolté,
Du juge misérable aux serviles sentences,
Mère du condamné clamant son innocence,
O Mère douloureuse, o doux cœur désolé,
L'amour venu de vous Satan nous l'a volé.

Au soldat vigilant, fidèle à votre porte
Il n'a pu le ravir. Votre voix seule exhorte
Son zèle obéissant. Les humbles et les doux,
Les fervents et les purs, brûlant du Dieu jaloux,
Dans l'abîme du mal nous révèlent la grâce,
Cœur puissant et secret qui nourrit notre race.
O Mère du pécheur, pour notre repentir
Vous enseignez le saint et guidez le martyr.

Soyez loué mon Dieu, mystère de nos sages.
Vous avez appelé l'homme au plus haut partage.
Infidèle à sa voie et par Vous racheté,
Sa nature est unie à la Divinité.
Le Christ a tout pouvoir au ciel et sur la terre,
Sur le trône de l'Ange Il a placé sa Mère.
L'homme vaincra la mort par la mort de son Dieu,
Et la Vierge Marie est maîtresse des cieux.

Soyez loué mon Dieu, l'ange qu'étreint le doute
Se penche sur l'abîme et cherche votre route.
L'avenir dévoilé par le Verbe Eternel
Et la gloire d'Adam, l'Archange Schammael
S'écarte pour toujours. Auteur de notre ruine,
Pour ravir vos bienfaits sans repos il chemine,
Et par le juif son fils, rebelle à vos desseins,
Lève la Croix où Dieu sur l'homme étend ses mains.

Soyez béni mon Dieu, rempart de vos fidèles.
Dans son aire l'aiglon se blottit sous votre aile.
Qui pourrait violer le temple de vos saints
Que leur obéissance et votre force ont ceints ?
Torturés par nos mains, nos cœurs sont leur conquête.
Et le pécheur répand le sang qui le rachète.
Car le monde sur nous précipite son flot,
Mais vos chemins, Seigneur, à nos regards sont clos.

Une guerre où le mal entier va se résoudre,
Des étoiles vers nous descend comme la foudre.
Car l'Ange a refusé le Verbe du Très-Haut.
Et Chef de tout vivant le Fils ouvre les sceaux
Par son Père remis pour le salut du monde.
Sur la terre et les cieux un royaume se fonde
Dont le glaive est la Croix de l'Homme glorieux,
Jésus ressuscité sur le Trône de Dieu.

Celui dont le regard éclaira vos phalanges,
Dont le mensonge un jour suspendit leur louange,
Aux clameurs de la haine, aux éclairs de l'orgueil,
Du rire contempteur, dépeuplant votre seuil,
Loin de vos dons, Seigneur, menait un tiers des anges.
De la gloire du Christ, aux célestes vendanges,
Par la voix de Michel à jamais écarté,
Sur le champ de son Maître il s'est précipité.

Mais le Chef est vainqueur. Son Eglise se lève
Et sous l'aile d'Amour l'œuvre de Dieu s'achève.
Gardiens sacrés des temps, qui traversent nos cieux,
Montent à nos regards les saints, les saints de Dieu,
Surgis de notre race et vêtus de sa gloire.
La voile va se tendre au souffle des victoires,
L'hosanna retentir sur tout âge et tout lieu
Et toute chair verra le salut de son Dieu.

TABLE DES MATIERES

LA JOIE

Le tourment de Loys 13
La Manse 15
Le lièvre 23
L'été 25
Solitude 26
Royaume 27

LA DOULEUR

Maman très douce 31
Le combat 32

POEMES MYSTIQUES

La rose 45
Le rameau de feu 46
Ma douce sœur 47
Le mystère 48
Le chant du pauvre 49
Satan 51
Eva Ave 52
Salut divin triomphe 54

De ce recueil
achevé d'imprimer le 20 octobre 1951
par M. Audin à Lyon,
il a été tiré
500 exemplaires sur alfa Johannot

N°

PIERRE LIOGIER D'ARDHUY

LE
RAMEAU DE FEU

A la Mère
du bel amour.

LYON
M. AUDIN
1951

